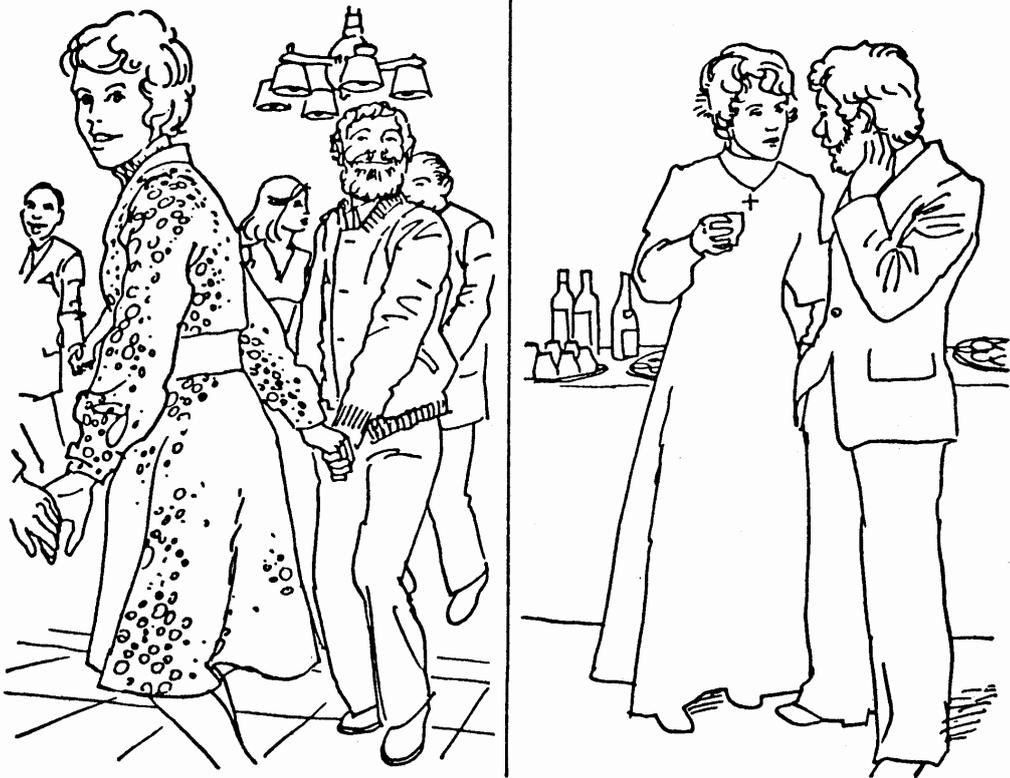


Ce document est exclusivement destiné
à l'enseignement et ne peut être diffusé
hors de l'U.F.R.

ACTES DE LA RECHERCHE EN SCIENCES SOCIALES, n°4, août 1976.

le double mariage



graphisme : J.C. Mézières

de
Jean Célisse

YVETTE DELSAUT

Cette description ethnographique d'un mariage utilise -sans toujours le signaler expressément- un matériel multiple, recueilli dans des conditions très diverses : des enregistrements intégraux (présentés entre guillemets), des notes prises sur le champ ou le jour même, des observations tirées de l'examen de photos (au nombre de 150), des informations recueillies après coup, des savoirs accumulés de longue date, des documents enfin, tels que lettres, listes d'invitation, liste de mariage, etc. Il aurait été impossible, en effet, qu'un observateur -dans ce cas précis une amie très proche et très ancienne de la famille du marié-, aussi préparé soit-il, puisse enregistrer sur le coup l'ensemble des observations pertinentes (qui souvent d'ailleurs ne se révèlent comme telles qu'à l'analyse). Ainsi, la relation de ce mariage, bien qu'elle rapporte fidèlement, dans leur ordre chronologique, les menus faits aussi bien que les épisodes plus solennels, déborde la réalité vécue. En fait, les choses ne se donnent pas à percevoir avec la cohérence que leur confère l'exposé écrit. Ainsi, par exemple, les jeux pratiqués à l'occasion du mariage ont dû être accompagnés ici du minimum d'explications nécessaires à leur compréhension, ce qui leur donne un caractère systématiquement "équivoque" : en réalité, ces jeux s'organisent en quelque sorte d'eux-mêmes, dans un grand élan spontané, désordonné et pourtant cohérent, et le "flou" inhérent à toutes ces improvisations à la fois anarchiques et réglées est ce qui permet de jouer librement du double sens des pratiques et d'évoquer sans appuyer le sens grossier ou obscur. Et les acteurs, bien qu'ils en sachent assez pour pouvoir, sans concertation, jouer leur rôle (ou au moins éviter les manquements et les pataquès), n'ont pas, en général, l'acuité de perception que suggèrent la mise en relation systématique de leur comportement, de leurs intentions, de leurs attentes, de leur trajectoire, et la mise au jour des stratégies qu'ils engagent plus ou moins inconsciemment. C'est à la fois pour atténuer cet effet de distorsion et pour laisser parler les faits qu'on a préféré ne livrer qu'au terme de l'analyse les hypothèses d'interprétation qui donnent leur cohérence à des détails à première vue insignifiants.

les personnages

Pour éviter que les personnages puissent être reconnus, on a eu recours à des pseudonymes et à des dessins d'après photographies.

les Céliste

Habitent tous autour de Valenciennes, sauf le second des fils (Jacques) qui est installé à Paris.
Famille gaie. Tous sont assez petits de taille et très souriants.

La mère : veuve, 71 ans, employée de bureau en retraite (le père était lui-même employé de bureau). Petite femme toujours habillée de noir, toujours un peu égarée, très entourée par ses fils.

Ses 4 fils :

Daniel : fils aîné, 41 ans, employé (BEPC).
Joue un peu de saxo. Aime les longs repas de famille, n'en évite aucun, s'y amuse beaucoup.

Sa femme : vendeuse, sans diplôme, fille d'OS.
Spécialiste pour la famille de toutes les cérémonies (enterrements, mariages). Sa propre famille demeurant sur la place du village, face à la mairie et à l'église, elle est constamment informée de tous les événements de cet ordre, juge, tranche.

Jacques : 38 ans, cadre administratif à Paris après être passé par l'Ecole normale d'instituteurs de Douai. S'entend très bien avec tout le monde, fait l'arbitre, ceci par l'autorité que lui confère le fait d'habiter loin et d'être censé, par ses études et sa situation (connue très vaguement et située d'autant plus haut) à Paris, en savoir plus sur beaucoup de choses. Depuis la mort du père, la mère s'en remet à lui pour tout, les décisions à prendre, les démarches à faire, les papiers à remplir. Lui et sa femme (également ancienne élève de l'Ecole normale d'institutrices de Douai) ont fait des études universitaires (jusqu'à la licence) une fois mariés, après avoir exercé leur métier pendant plusieurs années.

Claude : 35 ans, employé (niveau BEPC).

A du mal à s'entendre avec son entourage, très bluffeur, gouailleux. Va chasser le dimanche avec ses copains. Adore aller au bal avec sa femme. Chaque année, il emmène sa femme et ses enfants en vacances, en caravane, sur les côtes de Bretagne.

A mal réussi professionnellement, a changé souvent de métier, est resté plusieurs mois sans travailler (sans que sa famille - hormis Jacques -, pourtant très proche, l'ait su) avant de trouver sa place actuelle d'employé aux Houillères, où il gagne peu.

Sa femme : employée (niveau BEPC puis, par concours internes, niveau Bac). Elle est fille d'un mineur de fond, communiste et libre-penseur, et d'une immigrée italienne. Sa propre famille est très étendue et très compliquée. Elle s'entend très bien avec sa belle-soeur, femme de Jacques.

Jean (le marié) : 26 ans, professeur de sciences naturelles dans le secondaire. A poursuivi des études secondaires, puis supérieures, sans y avoir été poussé par personne et sans avoir vraiment lui-même choisi, à un moment où ses parents culminaient tous deux dans leur carrière d'employés et où il était le dernier, et désormais le seul, enfant à charge.

Les petits-enfants : 5 filles (16 ans, 14 ans, 12 ans, 9 ans, 5 ans), 1 garçon (9 ans).

les Elleboode

Habitent dans les environs de Dunkerque, les deux aînés ont une chambre à Lille où ils sont étudiants. Famille très active, sérieuse.

Le père : chef de chantier, 60 ans.

Peu bavard, "mais il n'en pense pas moins", dit-on de lui.

La mère : 55 ans, couturière à façon.

Grande femme énergique, vive, au parler précipité. Milite chez les parents d'élèves (fait partie d'un conseil de classe). A toujours suivi de très près les progrès scolaires de ses enfants, leur faisant faire des dictées le soir et des devoirs pendant les vacances.

Les fait suivre aussi médicalement, s'inquiétant de leur courbe de croissance (pour le plus jeune).

En plus de ses activités de couturière qui l'amènent à entrer dans de grandes maisons, elle gère comme une véritable entreprise (avec estimation minutieuse des coûts, etc.) la culture de produits maraichers qu'elle fait (avec son mari) dans son propre jardin.

Leurs 3 enfants :

Edith (la mariée) : l'aînée, 25 ans, professeur de sciences naturelles dans un CES (dont elle a été élève).

Francis : 20 ans, élève à l'Ecole des arts et métiers de Lille. Compte venir l'année prochaine à Paris. Grand jeune homme à la barbe nette, en collier.

Sa fiancée, étudiante en 1ère année de droit à Lille.

Michel : 14 ans, élève dans un CEG, en classe de 3e.

Jean Célisse et Edith Elleboode se sont rencontrés à la faculté des sciences de Lille où ils suivaient les mêmes cours. Ils se connaissent maintenant depuis 4 ans. Lui connaît la famille Elleboode depuis longtemps, en tant que camarade de la jeune fille. Celle-ci n'est venue pour la 1ère fois chez les Célisse que récemment, il y a quelques mois à peine. Cette démarche a marqué officiellement le passage de leurs relations du statut de camarades à celui de fiancés. Les parents se sont reçus mutuellement une fois.

la crise initiale : le mariage dédoublé

15 nov., Paris. Coup de téléphone de la mère de Jean Célisse à son second fils, Jacques : elle annonce que le mariage de Jean est enfin fixé. Elle est déconcertée (et, curieusement, fâchée) parce que les deux cérémonies -mairie et église- ont lieu à huit jours d'intervalle et au même lieu (le village de la fiancée): "j'ai jamais vu ça", dit-elle. Elle ignore tout de la première des cérémonies, mais sait que la seconde, qui aura lieu à l'église, sera "un grand mariage en blanc" et conclut violemment: "je trouve que Jean cède beaucoup".

20 nov., Paris. Jacques reçoit une lettre de son jeune frère Jean, qui confirme le coup de téléphone de la mère : il invite Jacques à venir, à son choix, à l'une des deux cérémonies tout en conseillant plutôt la première, à la mairie, à cause du repas qui suivra -ici il affecte avec humour le ton de l'information confidentielle- et "qui vaudra le déplacement". Le ton général de la lettre (longue de plusieurs pages) est obstinément enjoué, et inhabituel en tous cas chez son auteur, célèbre dans la famille justement pour ses mises laconiques. Jacques pense qu'il n'ira à aucune des cérémonies. Il ne connaît pas la fiancée de son jeune frère.

Du 25 au 28 nov. . Echanges très confus de coups de téléphone et de lettres, d'où il ressort que les relations sont tendues entre Jean d'une part, sa mère et ses frères d'autre part. En effet, Jean (qui jusque là faisait volontiers état d'idées très larges quant à l'institution du mariage, préconisant par exemple l'union libre) ne parle qu'avec réticence de la cérémonie et se contente de laisser faire la famille de sa fiancée. En outre, ayant déclaré vouloir assumer lui-même les frais -au nom de sa mère-, il n'est tenu à aucun compte, et il ne livre aucun des détails même de simple organisation pratique, manifestant par là qu'il veut les ignorer pour marquer -tant soit peu- sa désapprobation. Cette distance à l'égard de son double rôle de marié et d'intermédiaire entre les deux familles plaît secrètement à son entourage (ses frères rient entre eux, avec une certaine fierté, de son manque de conviction) mais en même temps le blesse : la mère n'en finit pas de recenser avec humeur les manquements de son fils (faire-parts qui manquent faute de concertation -15 seulement ont été commandés par Jean pour ses relations professionnelles, alors que sa fiancée en commande 150- et qu'il faudra écrire à la main; heures imprécises; informations tronquées; consignes absentes : "il faut lui tirer les vers du nez") et s'emploie à le culpabiliser par des reproches de plus en plus fréquents, qu'elle lui fait, pour leur donner plus de force, de la part, dit-elle, de ses frères, et plus spécialement de la part de Jacques. Jacques décide d'aller passer le week-end chez sa mère.

Week-end du 29-30 nov. , banlieue de Valenciennes. Visite de Jacques à sa mère. Soirée du samedi, après le coucher des enfants. Sont réunis autour de la table la mère, Jacques et sa femme, Jean et sa fiancée Edith. On déguste dans des petits verres minuscules des alcools fabriqués par la mère, on discute de choses et d'autres. Jacques aborde la question des 2 mariages.

Jean (le fiancé) lui fait immédiatement signe de se taire mais Jacques insiste, à la fois pour s'amuser de la situation en embarrassant son frère (et du même coup la fiancée qu'il voit pour la première fois et qu'il n'est pas fâché de chahuter quelque peu à l'occasion de son entrée dans la famille) et parce qu'il a le sentiment d'être le seul à être investi d'assez d'autorité pour pouvoir se le permettre. Aussi revient-il constamment à la charge, faussement naïf, par taquinerie et, au nom de sa famille, par souci de ne pas céder aux explications fournies. La discussion, presque dramatique par moments, tourne court. On sent que tout n'a pas été dit : Jacques, profondément détaché de l'affaire, n'a aucune envie d'aller plus loin et Jean, le fiancé, ne le peut pas. Tous deux s'accordent tacitement pour s'en tenir à la vérité officielle de ce double mariage, qui se substituera à une vérité impossible à dire ou à entendre.

(Enregistrement au magnétophone) :

Jacques : "Alors, vous vous mariez en 2 fois ?
Le fiancé (mollement) : Non... (signe de la main pour faire taire son frère)
Jacques : Si, le 13 et le 20, ça fait pas 2 fois ?
(rires)
Le fiancé : Ben non, mais...
Edith, sa fiancée, l'interrompant : Ben si !
Le fiancé : Ben non !
Jacques : Comment non ?
Le fiancé : Figure-toi, c'est stupide mais il paraît qu'il faut se marier d'abord à la mairie.
Jacques : Ben oui, c'est le seul mariage valable d'ailleurs.
Le fiancé : Ben oui.
La mère intervenant : Qu'est-ce que tu dis ? Hein ?
Jacques, continuant avec son frère : Je vois pas ce que ça vient faire.

Le fiancé, élevant la voix : Ben si, paraît qu'il faut se marier à la mairie avant de se marier à l'église !
Jacques : Ben oui, ça peut se faire une heure avant, ou 2 heures.
Le fiancé : Ben non, c'est pas possible, parce qu'elle travaille, elle (en montrant Edith).

(Silence)
La mère : C'est la mairie qui fait les papiers quand même, c'est la mairie qui...
Le fiancé, continuant avec son frère : Elle travaille et à la mairie ils travaillent pas, je sais pas quoi, le samedi matin ou quoi ?
(interroge du menton sa fiancée)
Edith : le samedi après-midi.
Le fiancé : Alors, euh...
La mère (qui, comme elle le fera à plusieurs reprises, fait répéter ce qui vient d'être dit -et souvent c'est par l'afiné qu'elle fera redire les paroles du cadet-, non qu'elle n'ait pas bien compris, mais parce qu'elle veut, par cette espèce d'objectivation que produit la répétition, en particulier par un tiers, suspendre en quelque sorte le cours de la conversation et arrêter l'attention sur un point qui lui semble important sans qu'elle ait à intervenir directement) : Hein ?
Quoi ?
Le fiancé, élevant la voix, exaspéré : Fallait faire en 2 fois, en 2 semaines, parce que...
Edith l'interrompant : Non, on n'était pas obligé de faire en 2 fois.
Le fiancé : Ben il fallait que tu prennes un jour de congé.
Edith : Eh ben, je vais la prendre quand même !
Le fiancé : Ah.

(Silence puis rires)
Je savais pas (en riant) !
La mère : Un mariage, ça se fait toujours comme ça, on va d'abord...

Edith l'interrompant : Non, c'est parce qu'on n'a pas voulu se marier civilement à midi, et puis revenir à la maison et ensuite repartir pour le mariage religieux l'après-midi quoi !

(Silence)

La mère : Mais pourquoi fallait-y faire ça dans l'après midi...

Edith, coupant : On aurait dû se rhabiller plusieurs fois dans la journée.

(Silence)

Le fiancé (sincèrement étonné) à Edith : Ça me paraît pas tout à fait évident...

Edith : Ben si quoi !

(Silence)

Jacques reprenant : Alors vous faites deux réceptions différentes ?

(Signe exaspéré de son frère)

Le fiancé (mi-solennel, mi-amusé, en détachant ses mots) : C'est ce à quoi nous avons abouti pour concilier deux envies...

Jacques : de quoi ?

Le fiancé, continuant en riant : Parce que en fait je me suis fait avoir...

Edith, proteste en riant : Tais-toi va !

Le fiancé, toujours en riant : Si, c'est vrai, moi je voulais un mariage pas... d'abord je voulais pas de mariage, et après je voulais un mariage dans l'intimité, enfin au maximum de ce que je pouvais accepter. Et l'intimité, c'était... c'était l'intimité quoi ! C'est-à-dire nous deux quoi !

Edith : Faut quand même des témoins...

Le fiancé : Oui, avec les témoins.

La mère : Mais qu'est-ce qu'il raconte là ?

Edith : Bof, comme d'habitude !

La mère : Je vais m'avancer...

Edith : Faut pas l'écouter de toutes façons.

Le fiancé : Alors, euh...

Edith l'interrompant, à la mère : Vous allez vous poser des problèmes pour rien.

Le fiancé continuant : Et elle (montrant Edith), elle pouvait pas faire autrement paraît-il que d'inviter certaines personnes.

Edith : T'avais pas besoin de le dire Jean.

Le fiancé : Hein ?

Edith : T'as pas besoin de le dire.

Jean : Mais si, pourquoi ?

(Silence)

Alors finalement, elle a trouvé la solution : un repas intime, avec les frères et les belles-sœurs, ça fait jamais que 20 personnes (en riant) !

Edith : Ah ça, moi j'y peux rien, j'ai que 2 frères, alors là... C'est pas de ma faute !

Le fiancé : et puis un vin d'honneur. Voilà l'explication.

Jacques : Ah bon, alors le samedi suivant, c'est seulement un vin d'honneur quoi ?

Edith : Oui.

Jacques à Jean : C'est tous tes copains, de la Fac, tout ça, qui viendront ?

Le fiancé (très catégorique) : Moi, j'invite personne. (rire général)

Jacques : Y aura qui alors aux vins d'honneur ?

Le fiancé : Ben, comme ce sera à R. (village de la fiancée), y aura les gens de R.

Edith : Moi j'ai des amies, j'ai été à leur mariage, et de la famille, des gens de connaissance, ça fait pas tellement de monde...

Le fiancé (explosant soudainement) : Ça fait pas beaucoup de monde pour un mariage de chez vous...

Edith (criant) : Mais moi j'y peux rien Jean !

Le fiancé : Non mais... (s'adressant à son frère) chez eux... elle dit ça fait pas beaucoup de monde, hein, devine un peu... 100 personnes, et c'est pas beaucoup de monde pour eux. Ici 30 personnes c'est le maximum, enfin c'est déjà un mariage normal quoi, 50 personnes c'est un gros mariage. (Aparté entre la mère et la femme de Jacques, sur le nombre d'invités à tel ou tel mariage, etc. "Oui, dit la mère, au mariage de Claude y avait du monde, une trentaine peut-être, ça remuait bien").

Grand silence, puis échange de paroles aigres-douces, sans objet précis, entre Jean et sa mère, qui conclut en s'adressant à Jacques :

La mère : Moi, il disait toujours, ça sera aux environs du 20 décembre, hein (au fiancé), tu m'as toujours dit ça ?

Le fiancé, hors de lui : C'est le 20 décembre !

La mère : Oui, mais tu commences tout de même 8 jours avant, je le savais pas.

Le fiancé, en articulant bien les mots, à tue-tête : NON, 8 jours avant, on a toujours dit, qu'y avait pas de mariage, on va se marier à la mairie mais... quand... Le repas, c'est pas un repas de mariage, voilà, c'est ça qu'il faut dire.

Jacques (faussement déçu) : Ah bon ?

Le fiancé : Non.

Jacques : Ça change tout ! (rires)

Le fiancé : Non mais... parce que... (rire des autres)... faut comprendre...

La mère, prenant Jacques et sa femme à témoin : Voyez comme ça vient comme un cheveu sur la soupe !

Le fiancé : C'est ... voilà... Edith et moi invitons... voilà... les gens.

Jacques : Mais à l'occasion de votre mariage quand même ! (Rires)

La mère à Jacques : Qu'est-ce que tu dis hein ?

Le fiancé à Jacques : Oui mais... d'accord... écoute, y en a (désignant sa mère) qui vont plus rien y comprendre... (il rit).

Jacques à sa mère : il dit qu'il invite les gens. Je dis que c'est à l'occasion de leur mariage quand même !

(Rires)

Le fiancé, mollement : Non...

Jacques : Ben à l'occasion du mariage à la mairie.

Le fiancé : Disons que c'est pour faire connaître nos deux familles. Disons (il devient subitement amer) que c'est une façon de présenter les choses qui simplifiera grandement la suite des événements.

Jacques : Tu es bien solennel ! Et c'est un drôle de point de vue que tu as là ; parce que le seul papier officiel qui certifiera que tu es marié, c'est le mariage civil, officiellement tu te seras marié le 13.

Silence puis la conversation se porte insensiblement sur d'autres sujets (les témoins, le menu, etc.), on échange des plaisanteries.

La mère (qui sent la conversation tourner et veut insister encore) Moi il m'avait dit, je lui disais toujours...

(Sa voix se perd, bruits de verres, on se ressert des alcools, bouts de phrases, d'un seul coup éclat de rire général).

La mère reprend : Je disais toujours quand te maries-tu ? Ben vers le 20. Alors moi je m'imaginai pas que ça commençait plus tôt.

Le fiancé : Ben oui (il rit)

La mère : Ben oui, mais enfin écoute (elle se fâche), c'est comme ça, c'était toujours vers le 20 décembre.

Le fiancé à son frère : Tu vois ce que tu as fait ?

La femme de Jacques à la mère : C'est pas grave ça.

La mère : hein ? non... mais moi, pour me préparer, tout ça, faut que je me fasse une belle tête...

Jacques : C'est pas à 8 jours près.

(Aparté entre les fiancés : lui est fâché contre son frère, Edith lui conseille de laisser faire et de laisser dire, il ne dira effectivement plus rien sur ce sujet après avoir crié "la date importante c'est le 20, hein, y a que ça à retenir !")

La mère : Oui, mais faut tout de même y aller le 13.

Le fiancé : Ben oui, mais ça c'est moins important.

(Il se met ensuite à siffloter et à manifester le plus grand détachement jusqu'à ce que la conversation change de sujet)

La mère : Non mais enfin... pour me préparer... il me faut un manteau...

Jacques : Tu peux commencer à t'en occuper.

La mère : Ben oui, mais je comptais toujours sur le 20, je me disais j'ai le temps.

Jacques : Oh ça va aller là, tu as un mois devant toi !

La mère : Oui, mais je savais pas qu'y en aurait deux !

(Ceste exaspéré du fiancé)

Faut être prêt deux fois.

(La mère continue un moment à se plaindre sans regarder Jean, et Jacques à la réconforter).

Dimanche, heure du déjeuner. Déjeuner familial chez la mère, entourée de ses 4 fils et de leur famille respective. On dirait un repas de fiançailles sans baguette. La fiancée est manifestement la vedette, on l'utroie d'emblée, on prend des photos dans tous les sens autour de la table. C'est le fils aîné, Daniel, qui a préparé le repas chez lui et l'a apporté tout prêt (vois au vent, rosbief et haricots verts) et le troisième fils, Claude en a fait autant pour les tartes. Jacques et Jean se sont occupés de la table, des emprunts de vaisselle et de chaises chez le voisin, etc.

Le repas dure environ 3 heures.

La fiancée fait circuler la liste de mariage qu'elle a elle-même écrite à la main. Daniel et sa femme ont déjà choisi d'offrir le service à dessert, les deux autres fils (ou plutôt leurs deux épouses) décident de se cotiser pour le service à vaisselle : on parle des prix, des goûts, on sort le catalogue Manufacture pour fixer les idées. La fiancée préférerait un service de porcelaine blanche avec un liseré doré (pour pouvoir, dit-elle, le compléter ou l'assortir plus facilement), mais le même dans le catalogue est très cher. On ne décide rien.

C'est finalement un service en grès qui sera acheté, (par la femme de Claude), très coloré, avec de grandes fleurs bleues et rouges sur fond ocre. Le fiancé remerciera chaleureusement, déclarant même préférer ce style à la porcelaine blanche.

La première cérémonie : transgression rituelle et franche rigolade

Village de la mariée, mairie, 12 h. Le marié et la mariée ouvrent la route et arrivent ensemble dans la 2 CV du marié; ils emmènent avec eux la mère du marié. On les suit sans ordre précis, au hasard de l'ordre de rangement des voitures dans la cour de la maison d'habitation de la mariée.

Le rendez-vous avait en effet été fixé chez la mariée, mais la moitié de la famille du marié arrivera en retard, faute de connaître précisément l'endroit. Le marié aura pourtant pris la précaution d'envoyer à chacun de ses frères un plan manuscrit des lieux, avec une foule de précisions sur les différentes routes possibles. Les égarés rattraperont le cortège de voitures en route, ou devant la mairie, ou de retour à la maison de la mariée, à l'apérif.

La mairie communique avec la maison d'habitation du maire : c'est dans sa cuisine qu'on empruntera les chaises manquantes. Lui-même se fait attendre, on plaisante en attendant : "on va les marier sans lui" etc.

L'ordre de départ sera le même qu'à l'arrivée, mais les invités, interrogés justement sur ce point par la suite, se contrediront tous pour conclure : "ça n'a pas d'importance, c'était pas le vrai mariage".

apéritif, après le mariage à la mairie, dans la maison de la mariée. N'y sont conviées que les personnes qui participeront ensuite au repas, c'est-à-dire les parents et les frères (avec leur famille) de chacun des deux mariés. Tout le monde est debout, le verre à la main, autour de la table de la salle de séjour. Tout le monde parle en même temps, la famille du marié est plus nombreuse et se congratule bruyamment, en racontant une fois encore comment un tel s'est égaré dans le village, comment il a retrouvé miraculeusement sa route, et "tout ça pour aller en voir un de plus qui se met la corde au cou", etc. On se passe les plans dessinés par le marié, on rit. La mère de la mariée veille à tout, répond à tous, redemande encore comment un tel à pu faire pour s'égarer, cherche quelle est la personne qui l'a renseigné dans le village, elle ne voit pas qui cela peut être, tout le monde pousse des cris.

Des membres de la famille de la mariée se présentent pendant l'apéritif : ils sont reçus à l'écart, dans une petite pièce qui sert d'entrée, on referme la porte sur eux et aucun des invités de l'apéritif ne les verra (hormis les membres de la famille de la mariée, qui s'éclipsent chacun à leur tour). Le marié demande à sa jeune femme : "mais qui c'est qui est là ?", à quoi il lui est répondu : "des cousins, tu ne connais pas". Ils repartent sans être venus dans la pièce où a lieu l'apéritif.

déjeuner, de 14 à 20 h dans la salle d'un restaurant du village. Cheminée de briques, fabriquée par le patron, où brûlent des bûches. Lustres de bois avec petits abat-jours à carreaux. Tables mises bout à bout pour une vingtaine de personnes, recouvertes d'une série de petites nappes à carreaux qui se chevauchent. Dans chaque assiette, un menu copié à la main et portant le nom d'un convive. Dans chaque verre, une serviette à petits carreaux, en éventail.

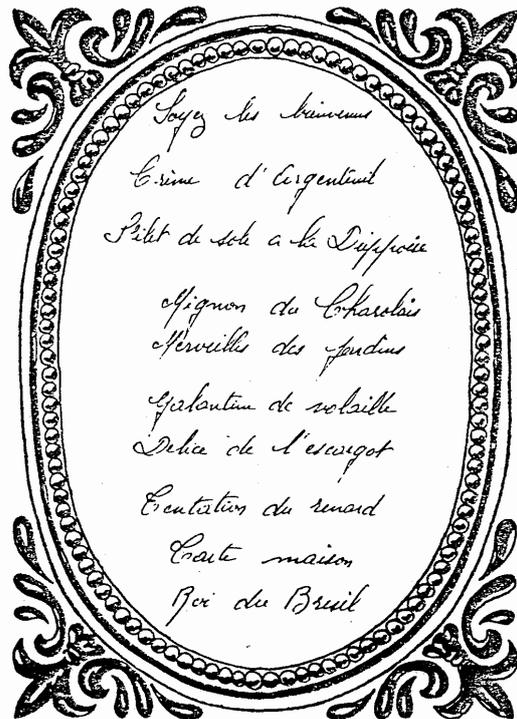
Les invités cherchent leur place avec curiosité, on se salue entre voisins de table comme si l'on venait de se rencontrer, en feignant la plus grande surprise.

Jacques a emmené son chien qui court partout en liberté, autour de la table et en-dessous, qui jappe, qui aboie, le nez sur le mollet des danseurs, lors des farandoles. Pendant le repas, on lui jette des morceaux de nourriture.

Les appareils-photos crépitent dans tous les sens : 2 belles-sœurs du marié, le frère aîné de la mariée, le marié lui-même, la mariée ont chacun leur appareil. Chacun se déplace et photographie, s'agenouille, veut surprendre son voisin...

Le frère aîné de la mariée donne des conseils de prise vue. Il a fabriqué lui-même - en 8 jours, vous vous rendez compte ? - commente sa mère - des baffes de stéréo : il les installe, s'en occupe, les surveille. La

mère donne des conseils pour parachever l'oeuvre : "tu devrais passer de la gouache noire sur les vis, ça fait pas beau parce qu'elles sont blanches, on les voit trop. Hein ? tu passerais de la gouache noire en passant avec un petit pinceau entre les trous du grillage ? etc."



A table, le service est très lent, c'est la patronne qui sert, en grand tablier blanc à bavette, remplacée quelquefois par son mari en polo bordeaux.

La mère de la mariée, qui a présidé à l'organisation de la table, a placé son fils aîné (avec sa fiancée, seul couple à n'être pas séparé puisqu'il est le seul à n'être pas marié) face aux jeunes mariés, créant ainsi, au centre de la table, dont elle est elle-même toute proche, un réseau restreint de conversations presque privées, et rejetant du même coup les autres convives de chaque côté de ce centre. La mère du marié s'inquiète même de voir l'une de ses belles-filles - l'aînée justement, la plus attentive aux questions de préséance - placée tout à fait en bout de table,

à côté du coin réservé aux enfants. Mais la mère de la mariée la gourmande gentiment, en lui conseillant de ne pas tant se soucier de ses enfants qui sont grands maintenant.

La famille du marié a du mal à se considérer comme l'invitée de la famille de la mariée (l'invitation n'a jamais en effet été nettement formulée, ambiguïté qui ne sera d'ailleurs jamais levée) : la mère du marié échange tout haut avec l'un de ses fils qui lui fait face, d'un air entendu, les plaisanteries d'usage dans les restaurants : "pas dégueulasse pour du manger en boîte" ou, à propos de la "crème Argenteuil" : "avec 2 ou 3 asperges qui se balladent au-dessus, on ferait croire n'importe quoi". Ils supputent ensemble le prix "par tête de pipe".

D'un bout à l'autre de la table, on échange des saluts de la main, des "ça va ?", des prétendus avertissements ("attention à ta voisine, elle a le gosier en pente", etc.) puis les conversations finissent par se localiser par petits groupes. De temps en temps, quelqu'un interpelle de loin son conjoint, par exemple, pour avoir son approbation ("hein ? je racontais, pendant les vacances, on avait vu ce type-là, qui avait une caravane à vendre ? -ah oui, m'en parle pas, un beau salaud") et le conjoint interpellé enchaîne en racontant à son groupe la même histoire. Des éclats de rire courent d'un bord à l'autre.

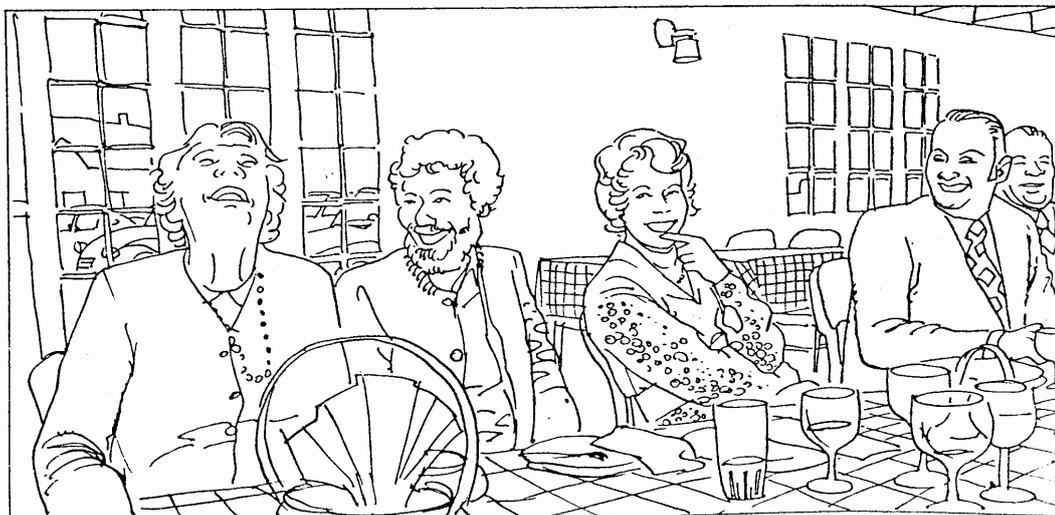
Le repas est souvent interrompu par les farandoles, les jeux, les danses, auxquels tout le monde participe (sauf la mère du marié, qui regarde de loin).

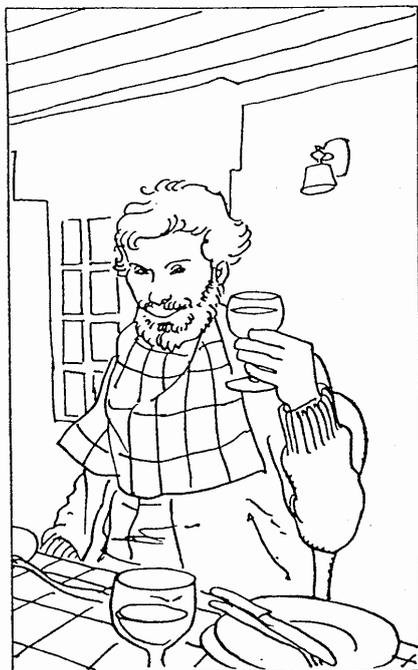
On passe de la musique folklorique, d'abord de la musique péruvienne (c'est un disque qui appartient au frère aîné de la mariée), puis de la musique de la région du nord (Verschuren, qui est du coin), des chansons du pays (Les enfants de Jean Bart, etc.) que tout le monde connaît et qu'on reprend en chœur, en tambourinant en cadence avec la fourchette sur le bord de l'assiette et en tapant du pied, puis de la musique de danse (paso-dobles, valse, slows) pour faire danser les couples.

En fait, la famille du marié est seule à danser, en échangeant les cavalières. Le seul couple du côté de la mariée, celui de son frère aîné et de sa fiancée, s'éclipse très tôt, appelé à participer au bal annuel des Arts et métiers de Lille où le jeune homme est étudiant.

Tous les jeux sont organisés par Daniel, le frère aîné du marié. Il cumule ici tous les rôles : celui de témoin du marié, de père du marié (en l'absence du père réel, décédé) et placé à ce titre à la gauche de la mariée, d'organisateur des réjouissances. Les parents de la mariée suivent. Le père avec un réel

**Ce document est exclusivement destiné
à l'enseignement et ne peut être diffusé
hors de l'U.F.R.**





plaisir, la mère avec la volonté évidente de faire ce qu'il faut pour que la fête soit réussie.

les jeux ou comment cultiver l'équivoque

la farandole, mains aux épaules de celui qui précède.

Elle peut être "bousculante", avec volte-face subite du meneur qui fait se tamponner dans le plus grand tohu-bohu tous les participants, ou se faire sur un pied, etc.

Une autre variante : on se dispose en rond et, face au centre, on touche ses voisins de droite et de gauche, le meneur de jeu désignant les parties du corps à toucher par un euphémisme transparent en latin de cuisine.

les chaises: les joueurs tournent -lentement, vivement, en courant, au galop, au rythme de la musique- autour d'un groupe de chaises dont le nombre est toujours inférieur au nombre de joueurs. Au si-

gnal -quand la musique s'arrête-, chacun doit s'asseoir au plus vite, le plus lent à réagir se trouvant éliminé faute de chaise.

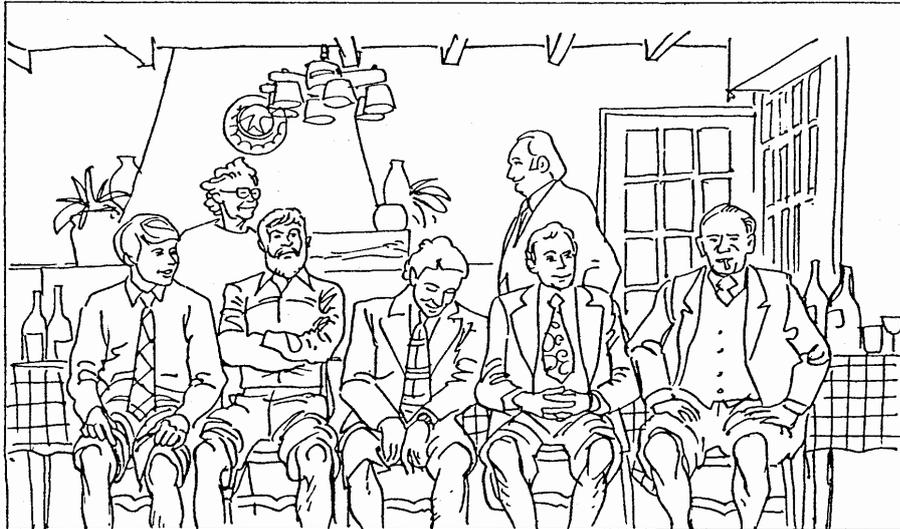
Le but ici, c'est, en accélérant le rythme et en arrêtant la musique très brutalement, de provoquer des situations incongrues : le gendre tombant en déséquilibre dans le giron de sa belle-mère par exemple, ou le beau-père sur les genoux d'une jeune fille. C'est à son début que le jeu est le plus prisé, puisque c'est au début qu'il y a le plus de monde et le plus d'accouplements bizarres à attendre. A mesure que les joueurs sont éliminés, l'intérêt décroît, on applaudit le vainqueur pour la forme.

la tourtière : les joueurs sont assis en rond et sont numérotés. Au milieu du rond ainsi formé, le meneur fait tourner une tourtière, debout sur sa tranche, d'un mouvement vif du poignet, en appelant un numéro. Le porteur de ce numéro doit venir cueillir la tourtière au ras du sol avant qu'elle ne retombe sur son fond. S'il y réussit, il prend la place du meneur de jeu, sinon il écope d'un gage.

L'astuce consiste à placer la tourtière le plus loin possible de la personne qu'on se propose d'appeler, et de ne l'appeler qu'au tout dernier moment quand la tourtière s'incline déjà vers le sol, l'obligeant ainsi à une précipitation souvent bouffonne pour peu qu'il s'agisse d'une dame d'un certain âge, ayant quelque maladresse à s'empressement et à s'agenouiller, en robe, bas et talons : la belle-mère est ici une victime toute désignée et elle sera en effet mainte fois appelée. Le jeu cesse quand l'un des participants a accumulé trois gages, on invente alors à son intention une punition qui sera ici, par exemple, de faire le tour de la pièce à quatre pattes en imitant l'aboiement d'un chien : chacun le surveille pour l'empêcher de poser les genoux au sol et pour l'exhorter à accélérer l'allure ou à aboyer plus fort; le puni se relève, discute, se remet en marche, s'écroule de rire, la punition n'en finit pas.

la boîte d'allumettes: les invités se passent un couvercle de boîte d'allumettes (qu'on a choisi de petite taille); le donneur le tient par l'une des ouvertures en y calant le nez, le receveur doit le récupérer par l'ouverture opposée, toujours en ne travaillant que du nez et jamais des mains.

Le beau-père remporte ici un succès à tenter d'introduire son nez épais dans l'ouverture de la boîte présentée du nez par une jeune fille qu'il connaît à peine (la fille aînée de Daniel Célisse qui a 16 ans) et qu'il devra approcher longuement et de très près, avec maintes contorsions du visage, avant de pouvoir piquer la boîte à son tour.



les mollets : à ce jeu participent tous les hommes d'âge adulte et seulement les femmes mariées (y compris la nouvelle mariée). Les femmes concernées disparaissent d'abord de la salle; ici elles se cachent toutes ensemble (elles sont 5) derrière le volumineux portemanteau d'où l'on entend partir des rires contenus, des chuchotements, des cris lorsque le portemanteau menace de basculer; de temps à autre, un regard glissé entre deux vêtements qui s'écartent. Pendant ce temps, les hommes se sont assis sur des chaises alignées, sans chaussures et les pantalons relevés jusqu'au genou ou la cuisse. Les femmes viendront une à une, yeux bandés, palper les jambes nues des hommes et tenter de reconnaître parmi elles, au toucher, celles qui appartiennent à leur mari, les hommes prenant soin de changer de place à chaque fois pour mieux brouiller les pistes.

Il y va de l'honneur (pour rire) de la femme de ne pas se tromper et de l'honneur de la jeune mariée de se tromper justement : ici les choses iront à l'inverse, d'où les rires railleurs, les protestations rougissantes de la jeune mariée qui jure être tombée juste uniquement par hasard, la confusion feinte de la belle-mère qui a cru pouvoir identifier son mari alors qu'il s'agit d'un jeune homme, etc.

les noeuds (seul jeu à n'avoir pas été organisé par Daniel, le frère aîné du marié, mais par la

femme de Claude) : ce jeu est réservé au couple nouvellement marié, à qui on confie un long cheveu avec la consigne aussi brève qu'obscur d'y pratiquer ensemble des noeuds. Une fois que le cheveu est aux mains des mariés, toutes les paroles échangées seront comprises à double sens, comme étant la conversation des nouveaux époux pendant la nuit de nocces à venir : aussi chacun fait silence autour, pour mieux entendre et pour conserver intacte la fiction, et les assistants ne communiquent entre eux que par les yeux en laissant les mariés, non prévenus, s'interroger à haute voix, sans jamais intervenir ni répondre à leurs questions, ni même rire. La mère de la mariée qui, en principe, n'assiste pas à ce jeu, ne doit d'être là qu'au fait qu'elle n'a pas compris l'intention.

Le mari, éberlué : "mais comment ? mais qu'est-ce qu'il faut faire ? (à sa jeune femme) tu as compris toi ? Bon, je fais n'importe quoi... (silence)... (à l'entourage qui reste muet) ça va comme ça ?" (suit toute une série de propos à double entente ou, comme on dit, "équivoques"). Le secret du jeu sera finalement livré, à la grande confusion des mariés qui osent à peine se remémorer leurs propres paroles. On les souligne à leur intention, avec malice.

les enfants font tirer au sort des petits papiers pliés qu'ils ont confectionnés eux-mêmes avec des morceaux de menus, de paquets de cigarettes, etc..

et qui contiennent des invectives ou des injures telles que "tu es con", "tu es moche", "sept fois merde", etc. ou des caricatures grotesques : la victime feint la stupéfaction, lit tout haut, les gosses ont le fou-rire, les parents s'esclaffent et échangent entre eux des regards entendus et amusés. De temps en temps, les enfants enfilent leur manteau et sortent en trombe pour aller jouer dehors, reviennent un instant en oubliant de fermer la porte, ressortent, etc. Puis ils s'amuse autour du feu de bois, en y jetant les projectiles les plus divers pour le plaisir de les voir brûler; les parents aident à trouver de nouveaux projectiles et à récupérer les projectiles mal lancés, venus échouer hors des flammes.

En fin de journée, vers 20 h, la mère de la mariée commence à parler de départ, la salle devant être libérée pour la soirée. Elle pousse doucement les invités vers le portemanteau, organise auprès des ménages présents (donc pratiquement auprès de la seule famille du marié qui totalise 4 ménages contre un seul de l'autre côté, celui de la mère précisément), la collecte de la "pièce" pour la cuisine, en en fixant elle-même à chaque fois le montant. C'est elle également qui remet cette pièce aux bénéficiaires qu'elle connaît, semble-t-il, par leur nom.

La famille de la mariée résidant sur place, les seuls à partir sont les trois frères du marié : tout le monde se réunit autour des trois voitures, l'un essuie le pare-brise de l'autre, on discute la meilleure route à prendre, on traîne, les portières restent grandes ouvertes, les enfants redescendent de voiture, s'installent à leur guise, on ne fait pas attention, on s'installe enfin, on fait des fausses manoeuvres, on klaxonne, on s'arrête, on revoit la chose, tout le monde parle en même temps. Enfin les voitures s'ébranlent tout doucement, se mettent en bon ordre, les glaces s'abaissent, les conducteurs s'interpellent d'une voiture à l'autre : "tu y es ? On y va ? Me colle pas trop au cul, ça glisse... Et moi je dois m'arrêter à une pompe, me laissez pas tomber, je connais rien, etc.". Les jeunes mariés font un bout de conduite dans leur 2 CV, ils sont en tête pour montrer la route.

Les trois frères "finiront la noce" chez le premier d'entre eux à atteindre son domicile. Ils emmènent avec eux leur mère qui s'inquiète tout à coup : "Mais qu'est-ce qu'il a dit Jean (le marié) ? Il rentre à la maison ou quoi ? Peut-être qu'il faut l'attendre?". Les autres s'entrecroisent d'un air rigolard : "Faudrait pas qu'on aille le border non plus ? T'inquiète pas pour lui ce soir, il va pas s'emmerder...". On rit. La mère se tait un moment, puis : "Moi je crois pas (sous-entendu : qu'ils coucheront ensemble ce soir), non, parce que jamais elle admettrait ça". Tout le monde comprend que "elle", c'est la mère de la mariée.

la seconde cérémonie : les coûts de la respectabilité

apprêts ...

Le curé vient dans la maison de la mariée, en tenue civile, pour prendre les photos officielles du mariage. Devant l'église, 15 h., rassemblement de gens, il y a des gens aux portes et aux fenêtres, on attend l'arrivée des voitures.

Jacques Célisse et sa femme sont sur les lieux, ils n'ont pas emmené leurs enfants. Ils s'entretiennent avec un couple venu du village de Jacques, les seules personnes qu'ils connaissent ici. Ils s'étonnent de ne pas voir Claude et sa femme.

Arrivée des voitures (venant de la maison de la mariée) : d'abord le marié dans sa 2CV, accompagné de sa mère, puis la famille de la mariée (ses parents et son jeune frère d'une part, son frère aîné et sa fiancée d'autre part, avec, à leur bord, les deux jeunes filles de Daniel Célisse), puis la mariée conduite par Daniel (avec sa femme à ses côtés).

La voiture de la mariée est drapée de tulle blanc piqué de fleurs en papier crépon rose. Il y a un noeud blanc à chaque poignée de portière et au bout de l'antenne.

La mariée est à l'aise. Elle sort lentement de la voiture. Elle porte une longue robe blanche, très sobre, recouverte d'une petite cape de satin bordée de duvet blanc. Au cou, une petite croix d'or ; à la main, un bouquet rose et blanc. Les cheveux, pourtant courts, sont arrangés en un chignon laqué, monté mèche à mèche et piqué de fleurettes.

La mère est très affairée. C'est elle qui a porté jusque là le bouquet de la mariée, elle le lui remet, arrange les plis de la cape, rappelle à l'ordre les Célisse attardés à se dire bonjour. Elle est en petit manteau gris perle, avec col de fourrure blanche. Elle organise le cortège.

cortège ...

Le marié et sa mère sont invités à s'avancer sur le chemin qui conduit au porche de l'église où les attend le prêtre revêtu de ses ornements : pour elle, c'est visiblement inattendu ; elle part aux côtés de son fils, on les suit des yeux, ils ne se regardent pas et ne se touchent pas, lui fait mine d'inspecter le ciel, il est bras ballants, en costume neuf, gris bleuté, et fin pull blanc à col montant. Elle, tout en noir, marche en regardant ses pieds.

Quand ils ont atteint le porche, la mère de la mariée fait signe qu'on peut suivre, mais le cortège a du mal à se former, les uns (les gens du village) se précipitant à l'intérieur de l'église pour ne pas rater l'en-

trée de la mariée, les autres (les Célisse) se demandant s'ils doivent ou non accompagner la mariée.

Sous le porche d'entrée, la mariée prend le bras de son père, en complet noir et chemise blanche, menton haut et visiblement ému. Il fait, vers l'arrière, mais sans oser regarder, des signes impatients de la main pour qu'on prenne place devant lui.

Mais seul vient se placer correctement le couple de Francis Elleboode et de sa fiancée : lui a revêtu son uniforme des Arts et Métiers, elle porte une robe longue, style Liberty, recouverte d'une longue cape noire qui tombe jusqu'aux pieds. Ses longs cheveux blonds retombent gracieusement sur la capuche rejetée très loin en arrière. Ils se tiennent par la main et remontent l'allée très lentement devant la mariée.

Devant eux, la femme de Daniel Célisse tente d'improviser quelque chose : son mari a disparu sur un côté, mais elle place ses deux filles côte à côte (toutes deux ont revêtu leur tenue de cérémonie, jupe longue, corsage blanc, châle blanc et cheveux en chignon alors qu'elles avaient assisté à la première cérémonie en mini-jupe ultra-courte) et les surveille en marchant devant elles à reculons. Elle-même a mis sa tenue des grandes occasions, longue jupe à incrustations dorées, à la main petit réticule doré écrasé par un appareil photo, gants blancs.

messe ...

Les Célisse font pour leur part une mauvaise prestation :

Daniel a râté le cortège, il vient s'asseoir à côté de sa femme qui l'envoie du côté des hommes ; il retrace l'allée pour aller s'y mettre, au 4e rang, se fait rappeler à l'ordre par le père de la mariée, seul au 1er rang, et repasse une nouvelle fois dans l'allée pour aller se placer à côté de lui.

Jacques et sa femme se perdent d'abord dans la foule, envisagent un moment de rester au fond, remontent l'allée en hésitant et en revenant sur leurs pas, se retrouvent enfin à deux du côté des femmes.

Claude et sa femme arrivent en retard et restent debout sous le porche. Au milieu de la messe, lui remonte l'allée, à pleins talons, pour venir prendre des photos des mariés avec un gros appareil polaroïd à rideau, très bruyant, dont il extrait la photo sur place, aussi vite que possible ; il fait la moue parce qu'elle n'est pas fameuse, la met dans sa poche, recommence sous un autre angle en traversant le chocur à grandes enjambées.

Lors de l'offrande, la mère prend la file à contre sens et se fait remettre dans le droit chemin, d'une solide bourrade, par la mère de la mariée qui la suit. Ayant quitté sa chaise comme à l'improviste, elle y a laissé son sac et se trouve démunie d'argent au moment où elle doit déposer son obole dans le plateau qu'on lui tend après qu'elle ait baisé la patène. Elle



fouille dans ses poches, se trouble, reste là sans savoir quel parti prendre, bloquant la file. On la pousse pour lui indiquer qu'il faut passer outre.

Jacques et sa femme restent à leur place au lieu de prendre la file quand arrive leur tour : ils occasionnent ainsi une nouvelle rupture dans la procession, les gens de derrière hésitant un moment avant de se décider à les déborder.

Seule, chez les Célisse, la femme de Daniel semble se trouver en terrain connu, mais elle aussi se déplacera en long et en travers pour prendre au flash la photo des moments forts de la cérémonie (échange des alliances, signature des registres), manifestant, par l'utilisation rationnelle qu'elle fait de l'espace et du rituel, un rapport presque routinier à la chose et s'opposant ainsi aux Elleboode qui, cette fois, n'ont sorti aucun appareil photographique et se savent du côté des acteurs.

Au contraire, chez les Elleboode, qui sont sous les yeux de leur public, leurs relations, leurs connaissances, le sentiment est manifeste de vivre un grand jour et l'harmonie est parfaite entre le comportement et la solennité du cérémonial.

La mère, la fiancée de Francis, une amie de la famille communient après la mariée elle-même et sont les seules à le faire (le marié ne communique pas).

C'est Michel, le jeune frère, qui tient le plateau de l'offrande, aux côtés du prêtre qui présente la patène à baiser et le linge.

La mariée s'exprime d'une voix claire et bien posée, audible de loin, lors des phrases que, selon un rituel modernisé, elle échange avec son mari ("Jean, veux-tu être mon époux..." ou "Jean, je te donne cet anneau...") qui, vaguement préparé, lui répond à voix basse, en hésitant sur les mots, provoquant par ses reprises et ses silences prolongés entre les mots, une sorte de malaise anxieux quand c'est à son tour de parler.

cortège ...

Derrière les mariés, un semblant de cortège se reforme avec les parents de la mariée et sa famille, puis tout le monde se mélange.

Claude Céliste et sa femme attendent au fond que Jacques et sa femme les rattrapent, ils s'embrassent, se passent les photos plus ou moins râtées, font des commentaires tout en sortant.

Les mariés se laissent photographier avec docilité, les parents Elleboode se placent spontanément à leur droite et à leur gauche, en souriant.

Puis, lentement, on se dirige vers les voitures, on s'y installe. Les Céliste suivent la colonne sans bien savoir ce qui va se passer. On arrive enfin à la salle des fêtes.

félicitations ...

Les mariés se rangent près de la porte d'entrée de la salle des fêtes pour recevoir les félicitations des invités.

Dans l'ordre viennent s'aligner, à partir de la porte : la mariée, le marié, les Elleboode (parents de la mariée), Francis Elleboode (frère aîné de la mariée) avec sa fiancée, Michel Elleboode.

Au bout de la file se trouvent une première table destinée à recevoir les cadeaux empaquetés, les fleurs offertes (plantes en pot, bouquets d'immortelles savamment arrangés, etc.), puis une seconde, très grande, recouverte d'une nappe blanche tombant jusqu'à terre et portant des verres alignés (une centaine) et une armée de petits pains au jambon qui seront distribués par une serveuse en tablier blanc.

On appelle la mère du marié pour qu'elle vienne se placer entre son fils et les Elleboode. Les gens défilent, s'attardent longuement près des mariés, puis saluent rapidement la mère du marié qu'ils ne connaissent pas et s'attardent, à nouveau, près des parents Elleboode et leurs enfants : la mère du marié est constamment seule entre deux petits attroupements.

Seuls se sont déplacés, en effet, du côté des Céliste, un couple de cousins pressés de rentrer à Douai où ils ont laissé leurs enfants, et un jeune couple de voisins, amis de toujours des frères Céliste, et qui se tient avec eux, dans un coin de la salle, à plaisanter de loin sur la tête que font le marié et sa mère ; ce couple ira féliciter les mariés en compagnie des frères Céliste, au tout dernier moment, quand tous les invités sont passés, en se limitant, comme eux, aux mariés seuls.



rafraîchissements et divertissements ...

Les gens (presque 200 personnes) restent debout. le verre à la main, en mangeant les petits pains (constamment renouvelés) et en bavardant par petits groupes. Puis la musique commence. les lampions s'allument. les gens vont s'asseoir sur les chaises disposées tout autour de la salle pour laisser au milieu une vaste piste pour danser.

Les Célisse sont étonnés (le marié lui-même également), ils défont leur manteau, les femmes de Jacques et Claude sont en bottes et le regrettent.

Le bal durera jusque vers 1 h. du matin, entrecoupé par la distribution, à plusieurs heures d'intervalle, d'abord de gros gâteaux fourrés à la crème Chantilly, puis de tartes, enfin de salade de fruits. Le vin -rouge et blanc- et le jus d'orange sont servis à volonté.

placer à nouveau dans la ronde, le second choisit à son tour un partenaire, et ainsi de suite. D'ordinaire, la règle veut qu'on ne choisisse jamais son propre conjoint et les transgresseurs ont droit à tous les quolibets (sauf les mariés) : ici, on ne sait pas au juste qui est le conjoint de qui, si bien que cette règle ne joue pas.

A la première farandole, c'est le marié lui-même qui s'est placé au milieu ; il a choisi la mariée, qui, à son tour, a choisi son beau-frère Jacques Célisse, qui a retourné la politesse en choisissant la fiancée de Francis Elleboode, puis tout s'est embrouillé. Cette farandole est toujours très longue, pour donner à tout le monde une chance d'être choisi. Ici, elle est revenue souvent, à chaque fois que les danseurs se faisaient moins nombreux sur la piste et que l'animation déclinait. Les Célisse ne sont pas emballés par ce type de farandole : Jacques se plaint d'avoir mal aux genoux, la femme de Claude prétend avoir de l'allergie et montre, d'un air fâché, sa peau rougie par les baisers et les barbes masculines.



les jeux, ici, se réduisent à deux :

la farandole, où tout le monde participe mais qui n'a plus rien à voir avec la "bousculante", etc. Elle se pratique, ici, comme une ronde, main dans la main, à petits pas : quelqu'un se place au milieu de la ronde et choisit, dans la ronde, une personne du sexe opposé qu'il conduit jusqu'au centre : là ils s'accroupissent sur un tapis imaginaire (c'est la farandole "du tapis"), se tiennent face à face par les épaules et s'embrassent quatre fois sur les joues. Le premier vient ensuite se

les chaises: Ce jeu a ici beaucoup de mal à se mettre en place : c'est Daniel Célisse qui s'en charge mais on ne sait pas au juste qui veut jouer ou qui veut rester à regarder. Finalement, on comptera une vingtaine de participants. Comme ici encore on connaît mal les relations entre les joueurs (sauf les oppositions d'âge et de sexe) on mesure mal l'incongruité des situations provoquées, on ne sait pas bien qui est sur les genoux de qui, etc., et du même coup le comique du jeu s'en trouve émoussé. Les deux derniers joueurs qui doivent se disputer la dernière chaise (une amie de la mariée,

professeur de sciences, et son propre frère) déploieront une véritable stratégie autour de cette chaise, la subtilisant vivement, par exemple, au moment où l'autre est sur le point de s'y asseoir, ce qui ne serait venu à l'idée de personne au mariage précédent.

Le fils de Claude Célisse (9 ans), qui s'est chargé inutilement d'une vaste sacoche renfermant tout un bric-à-brac de papiers et de crayons en prévision de jeux impraticables cette fois, réclame avec insistance le jeu de la tourtière (où il excelle) : on lui explique qu'ici c'est impossible, et, pour lui faire plaisir, son oncle Daniel tente d'organiser un jeu de changement de cavalière, en armant le garçon d'un fait-tout sur le fond duquel il pourra taper pour donner le signal du changement. Mais le signal se perd dans le bruit, seuls les Célisse y prêtent attention, les autres regardent le garçon avec une indulgence amusée, sans obtempérer. Le gamin, découragé, renonce et va boudier dans un coin.

En désespoir de cause, la femme de Claude propose une farce anonyme à faire aux mariés : une vieille boîte de conserve qu'on accroche au pot d'échappement de leur 2CV. L'effet sera raté car le départ n'aura aucun caractère collectif comme la première fois, ce qui fait que seuls seront témoins de la farce les quelques cinq ou six personnes restées jusqu'au bout.

départs ...

Les départs s'échelonnent tout au long de l'après-midi et de la soirée.

La mère de la mariée est tout à ses devoirs d'hôtesse (elle porte exactement la même toilette qu'au premier mariage, mais ce sont les photos seules qui en ont témoigné : son comportement est si nettement différent dans les deux cas qu'on croit que ses habits eux-mêmes ont changé) : elle passe les gâteaux, s'occupe de remplir les verres, d'aller d'un groupe à l'autre pour bavarder un peu, de faire danser un tel qui a l'air de s'ennuyer ; elle raccompagne les partants jusqu'à la porte en les remerciant d'être venus.

Entre deux danses, elle fera faire place nette autour d'un coin de table, y arrangera un bouquet d'immortelles et, devant ce fond, fera poser publiquement son fils en uniforme de Arts et Métiers aux côtés d'une petite fille dont il est le parrain, pour les photographier.

Les Célisse ne savent pas bien quand partir : Une première tentative, prématurée, est faite par Jacques : on enfila déjà les manteaux mais les parents de la mariée accourent pour faire remarquer que la tarte n'a pas encore été servie, qu'il faut rester, etc. On se rassied.

Une seconde tentative est faite une heure plus tard, mais les mariés se sont mis à déballer leurs cadeaux, il faut attendre encore. Enfin, Jacques décide de partir en arguant de la fatigue de sa mère. Il est 11 h. du soir. Les Elleboode les accompagnent à la porte et les remercient machinalement d'être venus. Les autres Célisse (Daniel et Claude, et les voisins amis) partiront plus tard, en ordre dispersé.

post festum ...

Pour comprendre ce mariage dédoublé, et les oppositions systématiques qui s'observent dans le rituel, les techniques de fête, les vêtements, les comportements (et dont témoignent clairement les photographies), il suffit de voir qu'il offre une solution après tout harmonieuse au problème extrêmement difficile que pose toujours le mariage en imposant le rassemblement, dans la fête, de familles qui ne se sont pas choisies. Dans le cas particulier, il s'agit de concilier les normes de sociabilité et les attentes éthiques de deux groupes qui appartiennent bien à la même classe (puisque rien ne les sépare sur le plan économique et culturel) mais saisie à des moments différents et, du même coup, avec des propriétés très différentes : dans les quinze années qui séparent les parents de la mariée et les parents du marié (et qui font que la mère de la mariée est aussi proche par l'âge du frère aîné que de la mère du marié), la classe dans son ensemble a connu des changements collectifs, en particulier dans son rapport au système d'enseignement, qui n'ont pas pu ne pas affecter les stratégies économiques, scolaires et, en particulier, les représentations de l'avenir et de l'ascension sociale (un des effets les plus subtils de la translation de la structure sociale qui résulte de l'élévation générale du niveau de vie réside dans le fait que les changements collectifs peuvent être perçus, par exemple dans les rencontres entre groupes analogues à celle qui est décrite ici, comme des faits de mobilité individuelle). Ce décalage se trouve redoublé par le fait que la mère de la mariée, qui, du fait de sa profession de couturière à domicile, entretient des contacts relativement familiers avec des familles bourgeoises, a profité à plein de l'ouverture relative du système d'enseignement : tandis que, dans la famille du marié, on se soumettait aux verdicts scolaires, reléguant les rêves d'ascension sociale dans le domaine de la "bonne fortune" et du "gros lot", la mère de la mariée a mobilisé tous les moyens dont elle disposait pour promouvoir ses enfants par une utilisation rationnelle du système scolaire (c'est pourquoi la médiocre réussite au C.E.G. de son dernier enfant est un problème qu'elle met toute son énergie à résoudre, allant trouver les professeurs, assistant aux conseils de classe, exigeant des comptes, etc.). Les deux familles ne sont pas moins opposées dans leurs stratégies matrimoniales et dans la représentation qu'elles se font de ce que doit être un mariage réussi : du côté de la mariée, on a une conscience plus aiguë qu'il existe des normes en ces matières et une préoccupation plus constante de s'y conformer. Le fiancé est connu depuis longtemps de la famille de sa fiancée et c'est elle qui a choisi le moment opportun pour célébrer le mariage (les situations professionnelles sont établies des deux côtés et le plan d'épargne-logement souscrit depuis longtemps par la fiancée arrive à terme). La famille du fiancé, au contraire, s'est laissée comme surprendre par les événements (sans que cette dissymétrie puisse s'expliquer complètement par le fait que c'est à la famille de la

mariée qu'incombe, en général, la responsabilité de l'organisation du mariage). Mais il y a plus encore : du côté du marié, les enfants étant depuis longtemps établis et parvenus à des positions à peu près définitivement assises (et acceptées), ils n'ont guère d'aspirations à s'élever dans la hiérarchie sociale et ils ne peuvent guère attendre du mariage de leur jeune frère autre chose qu'une occasion de réjouissances. Le marié est le dernier, tard venu, des enfants ; ses frères ont sur lui, quoi qu'il fasse, la tranquille autorité de l'âge. Tout laisse à penser que sa femme, sans que personne le veuille ainsi, aura quelque difficulté à se trouver une place confortable dans cette famille où toutes les positions sont solidement investies depuis dix ou vingt ans (pour les femmes des frères), les relations nouées, les réseaux frayés depuis longtemps. De l'autre côté, au contraire, "tous les espoirs sont encore permis", comme on dit, puisque les enfants sont tous en cours d'études ; la mariée est l'afnée et son mariage est d'abord un événement pour sa propre famille, d'autant plus que la tradition locale oblige à une certaine solennité : il s'agit d'une famille dunkerquoise (elle se définit en tous cas comme telle, bien qu'elle réside plus près, géographiquement, de St Omer que de Dunkerque) ; et la hiérarchie qui s'établit en fait entre les deux familles doit sans doute quelque chose à la prééminence - pas seulement économique - de cette région catholique sur le bassin minier traditionnellement perçu comme "rouge" et aujourd'hui en récession (ce qui ne fait que renforcer l'attachement que lui porte la famille du marié). Noblesse oblige, comme le dira en son langage la mère de la mariée : "Le Flamand est fier, que voulez-vous".

La stratégie de dédoublement dans le temps qui a été mise en oeuvre ici n'est qu'une des solutions possibles (on a pu observer, dans tel autre cas, une cérémonie non plus dédoublée mais double, une sorte de mixte entre deux conceptions de la religion cette fois, avec messe mais dite en plein air, au cours d'une sorte de pique-nique, et accompagnée de lectures de textes de Garaudy et Saint-Exupéry). La solution trouvée ici, si elle est audacieuse par sa brutalité, représente une forme d'équilibre : elle a le mérite au moins d'affronter clairement le problème et, si les choses n'en deviennent pas pour autant complètement transparentes, il ne reste de méconnaissance que celle qui est nécessaire pour éviter la rupture entre les groupes. Pourtant, c'est une solution coûteuse. Pour le marié d'abord, personnage soudainement dédoublé dont le comportement, l'habituel corporel, le langage seront totalement différents d'un mariage à l'autre, et qui affronte, une fois de plus, le problème que lui pose sans cesse sa double appartenance, à son groupe de départ à dominante populaire et à son groupe d'arrivée d'aspiration petite-bourgeoise. Mais ici, les deux personnages qu'il joue aisément devant chacun des deux publics séparés se trouvent télescopés du fait de la réunion des deux groupes et c'est ostensiblement qu'il est tenu de jouer le double-jeu : sous le regard de sa fiancée (et de la famille de celle-ci) quand il s'oublie

en compagnie de ses frères, sous le regard de ses frères quand il accompagne gravement sa fiancée à l'autel. Il ne lui est guère possible de s'abandonner à l'enchantement du moment, ni de rien faire de spontané, obligé qu'il est sans cesse de se voir par les yeux de son double et de toujours ménager quelqu'un, sa fiancée dans le premier mariage, à qui il demande de loin en loin "ça va ?", ses frères dans le second, à qui il adresse un regard narquois en passant près d'eux, dans l'allée centrale de l'église, au bras de sa jeune épouse : ces égards, si allusifs soient-ils, veulent affirmer les liens de complicité du marié avec les deux groupes à la fois (tout en marquant en même temps qu'il n'appartient ni à l'un ni à l'autre), mais il est clair qu'ils sont particulièrement nécessaires quand ils s'adressent à sa famille d'origine, dont il sait (et partage) le malaise et l'embarras dans un cérémonial inconnu et qui saura d'ailleurs se contenter de ce peu pour l'absoudre et accepter d'assister en étrangère au mariage de l'un des siens. Cette solution n'est pas moins coûteuse, on le voit, pour la famille du marié, contrainte de tenir sans illusions le rôle que la symétrie lui impose, bien qu'il ne soit pas à sa mesure : tâchant de faire face aux obligations qu'on lui impose, elle y réussit à l'économie, en se contentant de suivre le mouvement et en évitant de prendre aucune initiative. Cette prudence s'impose même pour les enfants, à qui les circonstances commandent, dans le second mariage comme dans le premier, de se régler sur leurs parents, donc sur la circonspection qu'ils observent, comme dans le premier ils avaient pu les suivre dans leur exubérance.

Et ils sont ici des témoins d'autant plus troublants pour leurs parents qu'ils importent ostensiblement les normes de la première fête et qu'ils ne mettent aucune complaisance à comprendre ce qui est changé : ils imputent à l'autoritarisme -révoltant parce qu'injustifié- des parents des contraintes et des censures qui ne sont imputables qu'aux circonstances et que les parents, qui en sont les premières victimes, ne peuvent expliquer et transmettre qu'au travers de prescriptions moralisantes ("ça ne se fait pas ici", "tu n'y penses pas ?"). Enfin, c'est une solution coûteuse pour la famille de la mariée elle-même, à qui incombe, pour en avoir voulu l'initiative, la totale responsabilité de l'ensemble des deux mariages, ce qui ne va pas sans soucis et sans inquiétudes. Pour l'organisation du second mariage, il a suffi, il est vrai, de s'en remettre à un rituel tout préparé et à un ensemble de services "prévus d'avance", ce qui a fixé immédiatement les choix tout en rassurant sur leur légitimité et en donnant la conviction de "bien faire les choses" : la coiffeuse qui, à force d'épingles et de laque, a réussi à faire, avec les cheveux courts de la mariée, un noble chignon bien maintenu pour la conformer à une certaine idée de la respectabilité ; le curé qui a fait à domicile la photographie officielle des mariés puis célébré la messe selon un rituel qu'il a lui-même aménagé -mélange d'archaïsme et de modernité- ; le traiteur qui a fourni à point nommé les petits pains, les gâteaux, les tartes du "lunch" (le

choix du mot à lui seul est significatif), autant de producteurs spécialisés qui tirent parti -et profit-, de l'occasion et qu'il a suffi de laisser faire. De même, il n'est pas un détail de l'appareil et du rituel de célébration mis en place qui ne soit marqué de la nécessité évidente d'un système de choix tout préparés, qu'il s'agisse des noeuds de tulle blanc aux portières des voitures ou des immortelles fichées sur leur fond de mousse de la salle de bal, du lent défilé des félicitations ou du ton feutré des conversations, tenues à mi-voix, par petits groupes séparés, de la démarche lentement rythmée des mariés sortant de l'église ou de l'expression attendrie des parents de la mariée. Mais ici, du fait de l'étroussure réelle des moyens financiers et de l'importance des dépenses encourues (location de la salle, salaire des serveurs, vêtements, coiffeur, victuailles, etc.), on n'a cessé de craindre d'"avoir fait trop court" ou d'"avoir vu trop petit" (ainsi, les petits pains ont été commandés en série, d'une seule et unique sorte, de même que les gâteaux et les tartes, ce qui a pu donner aux invités le vague sentiment d'être traités cavalièrement). Cela au risque de perdre ainsi tout le bénéfice de cette lourde organisation. Car le profit existe, bien qu'abstrait, sous forme de respectabilité, mais d'autant plus difficile à acquérir que les moyens sont plus petits : d'où une certaine tension dans la famille de la mariée, une volubilité suspecte chez la mère, une gaité forcée chez le père.

On ne peut imputer la tonalité si différente des deux cérémonies aux attentes même implicites des participants qui sont, socialement parlant, les mêmes dans les deux cas : en effet, on a vu que les deux familles ne différaient guère sous le rapport de l'appartenance sociale, et les invités du second mariage, donc de la famille de la mariée, pourraient être ceux de la famille du marié; voisins, amis et parents sont ouvriers aux Houillères ou dans la métallurgie, petits employés, agriculteurs. C'est à peine s'il y a ici en plus les "pratiques" de la mère, femmes de gros exploitants agricoles, et des amis du jeune couple, professeurs comme eux, dont la présence, facile à repérer, peut faire, il est vrai, que chacun se censure (encore que ce soit souvent eux qui tentent de "mettre de l'ambiance" quand l'entraîn faiblit : l'un des "patrons" de la mère de la mariée, en particulier, est un "valeur infatigable" qui met son point d'honneur à ne pas rater une danse et à toujours changer de cavalière). L'effet de lieu joue aussi : l'église, puis la grande salle des fêtes habituellement réservée aux manifestations collectives et qui garde les insignes de sa fonction (estrade, nombre impressionnant de chaises et de porte-manteaux alignés, vaste piste nue à traverser au milieu de la salle, ample sonorisation, savants jeux d'éclairages, etc.) sont des lieux qui exigent d'eux-mêmes une certaine compétence et qui imposent solennité et censure. Mais c'est surtout, non pas tant la composition du groupe, mais sa structure qui a changé d'un temps à l'autre. La première

fête réunit des invités qui se connaissent intimement (le seul couple inconnu -le frère de la mariée et sa fiancée- s'étant éclipsés très tôt, avant que ne commencent les danses et les jeux) et la transgression momentanée des règles de la bienséance ne peut altérer l'image que les invités ont les uns des autres puisqu'elle est sanctionnée par la tradition et qu'elle est accomplie collectivement, sous la conduite des boute-en-train, chargés d'exhorter et d'autoriser chacun à "sortir de lui-même", à "entrer dans le jeu", c'est-à-dire dans le groupe, pour s'y fondre, s'y confondre, par delà les soucis de respectabilité et de distinction. (La position inconfortable et ambiguë de l'observateur, participant détaché, ne se rappelle jamais autant qu'en ces moments : sous peine de se trouver rejeté hors de la fête et du même coup hors du groupe qu'il objective et par rapport auquel il prend ses distances pour le regarder et le fixer, il ne peut prendre des photographies de ces temps forts, dans lesquels le groupe s'abandonne au lieu de se donner en spectacle, sans attirer quelque soupçon ou même des rappels discrets à l'ordre -c'est-à-dire au désordre partagé-). On ne peut vraiment "faire la fête" que si chacun des participants "s'oublie", comme on dit, dans le groupe en fête au lieu de se sentir sans cesse sous le regard des autres participants, eux-mêmes contraints à la même réserve par cette censure croisée. Dans un groupe semi-anonyme (où le temps se passe en présentations) comme celui que rassemble la seconde cérémonie, chaque individu devient un censeur, lui-même censuré, pour tous les autres; il censure les autres par sa seule présence et se censure lui-même en retour par l'évaluation anticipée de la sanction négative que lui vaudrait tout manquement. L'anonymat relatif -la plupart des participants sont des inconnus mais on peut toujours savoir qui est qui- interdit la mobilisation collective nécessaire pour rendre possible la transgression collective des interdits aussi bien que la liberté furtive que donne l'anonymat absolu des rassemblements de hasard. Dès lors, la même censure s'impose à toutes les manifestations symboliques, comportements, gestes et surtout langage : c'est ainsi que les conversations restent raisonnablement impersonnelles, même entre familiers, soucieux d'éviter les apartés prolongés, et que la mère de la mariée passe son temps à intervenir auprès des groupes trop constants, à réunir au contraire les invités un moment isolés, à entretenir chacun, équitablement, d'un discours uniforme, bref à maintenir le minimum de communication qui donne sa cohésion minimale à ce groupe purement sériel. Personne ne peut rien, même pas les plus soucieux de "mettre de l'ambiance", contre cet entrecroisement indéfini de censures que tout le monde impose à tout le monde, sans que personne veuille vraiment les imposer ou se les imposer, contre ces rappels mutuels aux normes de la bienséance bourgeoise que nul n'est certain -de là tant de prudences et d'anxiétés- de pouvoir pleinement respecter. La bienséance et la respectabilité sont au prix de cette fête un peu triste, que personne ne fait, que personne ne veut vraiment et dont tout le monde dira et pensera qu'elle était

parfaitement réussie. C'est en effet dans cette cérémonie, toute de décence, que s'accomplit le mariage. Et cela aux yeux même des membres de la famille du marié qui n'ont cessé pourtant, sans grande illusion, d'exercer une sorte de contre-censure par des coups d'oeil goguenards, des échanges de plaisanteries à mi-voix sur celui que l'on surprend en conversation "animée" avec un inconnu de l'autre "bord" ou des sifflements discrets au passage d'un autre qui fait gravement danser une invitée inconnue. Mais ces manoeuvres de subversion destinées à dénoncer la tentation d'en "faire trop" dans le sens de la respectabilité sont vouées à rester secrètes et même un peu

honteuses (on les abandonne net si les circonstances - par exemple l'approche d'un inconnu - viennent à l'exiger). N'a-t-on pas suffisamment contribué au sacrifice collectif - ne serait-ce qu'en "se surveillant" et en s'ennuyant poliment - pour se sentir en droit de communier dans la vérité officielle de la cérémonie ? Peut-on même reprocher à la famille de la mariée d'avoir voulu "trop bien faire les choses" et d'être allée pour cela jusqu'à concéder au marié, qui n'en demandait pas tant, une cérémonie spécialement destinée aux siens et d'avoir suscité, par ce dédoublement, des réticences et des résistances qui auraient été, normalement, refoulées ?

**Ce document est exclusivement destiné
à l'enseignement et ne peut être diffusé
hors de l'U.F.R.**

Trois moments successifs : le frère du marié danse gravement avec la mariée; surpris par un photographe lié à sa famille, il change complètement d'attitude et lui adresse une grimace, pour repartir ensuite aussi dignement.

